

# LA COOPÉRATION DES IDÉES

## Quel sera l'Idéal de demain ?

(RÉPONSES)

Le bref questionnaire que vous m'adressez me semble être un résumé, sous une forme desséchée et stricte, de tous les tragiques doutes dont peuvent être accablés les hommes contemporains. Rien de plus intéressant ! Et quel beau sujet de méditation !

Assurément nous avons besoin d'idéal, je veux dire que, malgré nos joies, notre infatuation, et nos vertus même, il ne paraît pas que celles-ci satisfassent encore notre ambition de la Beauté ; et bien que nous soyons entourés de héros, de grands poètes et de sages supérieurs, leur grandeur n'est point si sublime que nous n'espérions davantage. Voilà, monsieur, à mon avis, pourquoi nous créames des théogonies.

Au culte ingénu des dieux — qui ne demeurent, après tout, que l'archétype de notre être et sa magnificence réalisée — je pense que nous substituerons une plus large religion : le respect des énergies. Le prodigieux effort des sciences pendant ce siècle a définitivement brisé les cathédrales. Peut-être allons-nous voir, enfin, surgir des rites d'humanité.

Occupons-nous des Héros. Le monde n'a pas été créé pour les débiles. Si nous prenons garde aux individus, il faut bien se persuader que seuls, sont admirables, les victorieux. Napoléon fait massacrer les races. Ravachiol tue ou vole. Voilà de beaux exploits !

Instituons le culte des Héros. Tout homme est représentatif : le moissonneur, parmi ses gerbes, porte joyeusement le sang des races, — et le charpentier, — le houilleur, — le maçon, — le pâtre ! — Admirons donc ces hommes publics, non point pour leurs vertus et à cause des mérites dont ils peuvent s'embellir ; mais, sans plus, parce qu'ils travaillent, parce que leur présence reste indispensable.

Au lieu de prêcher la révolte, il serait meilleur d'enseigner aux hommes l'acceptation de leur destin, quel qu'il soit, magnifique ou humble, la beauté du labeur. Il est constant que le bonheur ne réside point dans plus ou moins de pain et d'or, mais dans le repos des désirs et leur résignation paisible. Tout est identique, et rien ne prévaut.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

« En aucune chose peut-être, il n'est donné à l'homme d'arriver au but, sa gloire est d'y marcher. »

Guizot.

Notre planète se refroidira peut-être avant qu'on ait obtenu la science parfaite ; et sans la science parfaite, il ne peut y avoir d'idéal parfait. L'idéal se règle sur le degré de culture intellectuelle des individus, et tend à s'individualiser de plus en plus. C'est ce qui fera la force des générations futures. Chaque penseur ayant un idéal propre, il est assez difficile d'indiquer quel sera l'idéal de demain. Les conceptions métaphysiques et spiritualistes ont vécu, et l'étude



des lois naturelles et sociologiques permettra d'abattre pierre par pierre l'édifice construit par les théologiens. Les esprits ne retombant pas dans les vieux errements, la vérité se fera jour de plus en plus. C'est ce qui permet de prévoir, pour l'avenir, un idéal puissant de justice et de liberté.

Maurice CHARLES.

Avant de formuler l'idéal de demain, il me semble nécessaire, en cette occurrence, de préciser ce que l'on entend par idéal. Je crois que sous ce mot nous voulons exprimer une tendance commune dont le but satisfierait l'humanité entière. Aujourd'hui, en raison du progrès de la science transcendante, cette aspiration n'est que l'espoir d'un avenir meilleur qui comblerait les multiples lacunes du présent. Cet idéal, enveloppé d'obscurité, a, sous des formes diverses, donné l'essor à toutes les religions. Mais comme toutes les religions sont nécessairement la négation de l'idée de liberté, de justice et d'égalité, il en résulte que, malgré les plus grands efforts de leurs prosélytes, aucune religion n'a pu être la véritable puissance directrice de l'évolution humaine. D'où il faudrait conclure que le déclin de l'idéal religieux est en raison directe des progrès intellectuels de l'humanité. Ce déclin des religions vient de ce que l'idéal divin du vieux monde théocratique se trouve bien inférieur à l'idéal purement humain. Mais, me dira-t-on, sur quoi vous fondez-vous pour affirmer la supériorité de l'idéal nouveau ? Je répondrai : La supériorité de cette idée, s'affirme par l'impossibilité pour la raison d'en concevoir une meilleure, qui satisfasse, tout à la fois, le déshérité et le privilégié. Ainsi, le principe de liberté est le seul d'essence divine, le seul moral, parce que seul il aboutit au bien final : le progrès indéfini.

Les vrais apôtres du progrès sont donc ceux qui ont, à toutes les époques, combattu le principe autoritaire. De leur propagande est née la révolution de 89, synthèse d'idées de liberté absolue, de progrès indéfini, de justice et d'égalité, s'étendant aussi bien à l'ordre politique et social qu'à l'ordre philosophique et moral. D'où je conclus : l'idéal du siècle dernier est encore celui d'aujourd'hui comme il sera celui de demain, avec cette différence toutefois que, avec l'aide de la science expérimentale et transcendante des Lombroso, de Rochas, Ch. Richet, etc., l'idéal de 89 est appelé à se faire réalité par les preuves irréfutables de la survivance. Seule réalité capable de régénérer le genre humain par l'expansion et l'intensité qu'elle donnera à sa vie morale.

Stanislas DISMIER.

Qu'entendez-vous donc par un idéal ? Croyez-vous que les hommes se dirigent par un idéal, même lorsqu'ils poursuivent ces réalités : les femmes, la fortune, les jouissances de l'égoïsme ou de l'amour-propre ? Vos études historiques vous auraient-elles amené, à l'inverse de nous tous, à conserver l'illusion que l'idéal, que vous appelez religieux, ait jamais eu, au point de vue social, un atome d'influence sur la conduite ? — Quant à moi, je suis très heureux d'avoir pu, à mon grand dam, d'ailleurs, réaliser mon rêve de jeunesse d'être, malgré tout, instituteur par la parole et par la plume, en restant toujours indépendant ; d'avoir reçu, en échange, de mes contemporains, science et liberté, — et je ne sais trop quel idéal meilleur que cette mutualité intellectuelle je pourrais conseiller à mes amis.

Les formules sociales sortent ainsi des faits mêmes, inconsciemment, et ce sont les expériences que font les collectivités qui apportent les corrections nécessaires aux doctrines des inventeurs. — La science est essentiellement une œuvre collective et anonyme, et, grâce à ses méthodes désormais infaillibles, il n'est plus possible d'éviter qu'elle influe sur tout et partout, même dans les temps et les pays de réaction. Appliquées aux sciences sociales, ces méthodes

auront les résultats bienfaisants de rendre impossibles, et les destructions sans cause, et les résistances intéressées. Veuillez constater que, même dans les jésuitières, on ne peut plus enseigner que Josué arrêta le soleil et que cet astre tourne autour de la terre. Voilà des points sur lesquels l'humanité est aujourd'hui unanime. Nous marchons, dans le monde moral et économique, vers une unanimité scientifique aussi évidente quand toute sociologie sera expérimentale et non idéale. Croyez-vous que, le jour où la question sociale sera comprise comme pouvant être résolue par la domination de cette idée de justice, de mutualité, de travail, d'égalité, il sera difficile de réunir les adversaires d'aujourd'hui et de sauver les sociétés perdues par l'intérêt, l'emprunt, le crédit, la recherche du bénéfice sur autrui ? Ce sont ces constatations, que ne font pas nos aveugles contemporains, qui suffisent à faire prévoir un accord définitif entre tous les partis sociaux et philosophiques sur le terrain de la science, de la liberté, de la justice, et nous permettent de ne pas nous décourager.

Vos prétendus problèmes, sur lesquels pâlisent tant de braves gens, sont pour moi résolus depuis 4000 ans, — et l'évolution à faire est de revenir à ces solutions qui ont conservé pendant ce temps une population de 400 millions d'hommes sans gouvernement, sans centralisation, sans religion spirituelle, sans administration. Nous les traitons de barbares parce que nous ne les connaissons ni ne les comprenons, et nous les persécutons comme de véritables sauvages que nous sommes, au lieu de les étudier, comme tente de le faire, à Paris du moins, notre groupe « Confucius ».

La seule chose qui m'inquiète, c'est de voir les prétendus progressistes, évolutionnistes et révolutionnistes, avancés ou non, ne pas songer à donner au peuple une éducation libre, scientifique et sociale, différente de l'éducation publique, qui est nulle parce que dirigée par une orthodoxie d'Etat, aussi fautive que toute autre orthodoxie, car elle n'ose douter d'abord de tout, comme le recommandait le vieux Descartes, dogmatisant ainsi des formules nouvelles qui ne valent pas mieux que les anciennes puisqu'elles évitent d'examiner les antithèses et de les synthétiser. De là cette ignorance crasse de nos politiciens sur toutes les tentatives des républiques suisses et américaines, sur celles de self-government et de libre-pensée scientifique, de droits du travail, de propriétés semi-collective et semi-coopérative qui existent au Japon et en Chine, comme y existe une religion de l'humanité et de la raison, bien mieux formulée que notre philosophie du devoir et notre déclaration de droits, et devant la prédication de laquelle, si nous avions quelque bon sens et quelque énergie, ne dureraient pas une heure les restes ébranlés de nos religions Judéo-chrétiennes et de nos philosophies spéculatives et spiritualistes.

Gustave FRANCOLIN.

Je crois que l'idéal de demain sera le même que celui d'aujourd'hui et que celui d'hier. Il a été formulé par le Christ il y a plus de dix-huit-cents ans dans les paroles : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée — et ton prochain comme toi-même » — en d'autres termes : amour du devoir et solidarité. Jésus-Christ reconnaissait lui-même que ces paroles étaient « le sommaire de la Loi et des prophètes », et il serait aisé d'en trouver l'équivalent dans les livres sacrés de l'Extrême-Orient.

L'Eglise chrétienne a enveloppé cet idéal de toute une superfétation de dogmes auxquels elle a pendant longtemps attaché une valeur absolue et un sens positif, mais où personne, — sauf quelques protestants orthodoxes, — ne voit plus aujourd'hui que des symboles vagues et mystérieux. — L'Eglise catholique, en imposant à tous ses membres la formule de ces dogmes et en interdisant toute discussion sur leur valeur philosophique et rationnelle, se trouve d'accord avec l'agnosticisme contemporain qui sépare nettement le domaine scientifique



et historique du domaine métaphysique et religieux. Le catholicisme, qui est aujourd'hui sous ses trois formes romaine, anglicane et grecque, la seule organisation religieuse vraiment puissante, n'est plus qu'une grande institution sociale qui tire sa force de ses traditions historiques, nullement de son action sur les intelligences. Elle est bien près, maintenant que le dogme a achevé son évolution au concile du Vatican, de reconnaître qu'il n'y a de vraiment vivants et essentiel dans l'idéal religieux que ce qui est aussi l'idéal humain : le devoir et la solidarité. Seulement, tandis que pour le chrétien la solidarité lui paraît un corollaire du devoir, pour le positiviste, le devoir est un corollaire de la solidarité. Qu'importe cette différence, si l'on reconnaît ces deux idées comme indissolublement unies!

Vous demandez si, dans ce naufrage des dogmes auquel conduit toute l'évolution des religions et des philosophies, l'idéal de demain gardera son caractère religieux. Tout dépend de ce qu'on entend par le mot *religieux*. L'idée même de devoir comme celle de solidarité, implique la croyance à des réalités autres que les réalités visibles, à une destinée de l'humanité; ces idées impliquent des conceptions et des sentiments religieux. Et ces sentiments chercheront toujours à créer des églises et des cultes. L'Église est la forme visible de la solidarité; le culte est l'expression sensible de l'amour du Bien idéal.

Vous demandez enfin qui agira le plus pour dégager l'idéal de demain, les gouvernements, les foules ou l'élite des penseurs. Les gouvernements ne peuvent rien en ce domaine. Ils ne s'occupent que de ce qui passe et des réalités concrètes. Les penseurs ne viendront que plus tard formuler une évolution dont ils ne peuvent être les initiateurs. Ce sont les foules anonymes qui donneront l'impulsion. La société subit une transformation économique qui donnera naissance à des formes nouvelles de pensées et de sentiments. Sous la bêtise brutale des théories collectivistes d'aujourd'hui, qui produira sans doute des bouleversements et des convulsions douloureuses, j'entrevois une très noble, très juste, très féconde aspiration vers la solidarité, vers ce socialisme conscient et libre qui n'est qu'un christianisme humanisé. J'espère, je crois que l'évolution socialiste à laquelle nous assistons en ce moment aura pour résultat de faire pénétrer plus avant dans le cœur des hommes la doctrine éternelle du Christ : amour de Dieu ou du Bien, amour du prochain.

Gabriel MONOD.

Pendant de longs siècles les hommes ont cru que leur bien-être était attaché à la possession d'un objet déterminé : l'or, ou tout autre produit. Enlever ce produit au voisin semblait le moyen le plus rapide d'augmenter la richesse. De là, l'organisation sociale actuelle, entièrement prédatrice. A l'intérieur de l'Etat les individus et les classes cherchent à s'arracher le pain de la bouche à coups de taxes, d'impôts, de droits de douanes et de privilèges. A l'intérieur, les Etats cherchent à s'arracher des provinces à coups de canons, de fusils et de ruses diplomatiques. C'est l'anarchie dans toute son horreur.

On commence à comprendre maintenant la véritable nature de la richesse. On voit qu'elle atteindra son point culminant quand nous saurons tirer de la planète le maximum de ressources qu'elle peut nous fournir. Or, ces ressources sont pour ainsi dire illimitées. La richesse n'est pas un objet, c'est un état de choses. Mieux nous saurons approprier le globe à nos besoins, plus nous serons prospères. Chaque individu qui exploite une nouvelle carrière, qui enseigne un champ précédemment en friche, qui ouvre une nouvelle mine, qui construit un navire, une maison, une route, un pont, un port, qui apporte un produit sur le marché est le bienfaiteur de tous ses semblables parce qu'il augmente les facilités de leur existence. Quand nous spolions notre voisin, nous l'empêchons de produire; nous nous faisons donc à nous mêmes, le mal le plus positif.

De cette conception découlera l'idéal nouveau: l'humanité formant une fédération de peuples, où chacun vivra du produit de son propre travail, et non du travail d'autrui, l'humanité formant une ruche active sans frelons ni parasites.

Cet idéal aura-t-il la puissance directrice de l'idéal religieux? C'est probable, toute passion sociale finit, et toujours, à la longue, par revêtir des formes religieuses.

Quand à la formule de l'idéal nouveau, elle est bien simple : à chacun selon ses œuvres : formule aussi admirable qu'elle est souvent méconnue.

L'idéal nouveau modifiera l'ordre social jusque dans ses fondements. La pré-dation étant la base de notre organisation actuelle, l'armée est l'organe principal des sociétés. Quand la fédération sera établie, l'organe principal deviendra l'élite intellectuelle. Les organismes sociaux de l'avenir, vivant au sein de l'ordre juridique universel, et ceux du présent, vivant au sein de l'anarchie universelle, différeront autant que l'homme diffère de l'animal.

Il est difficile de dire dans quelle mesure les hommes d'Etat, les foules et l'élite intellectuelle contribueront à fonder la société nouvelle. La seule chose qu'on puisse dire avec certitude, c'est que les révolutionnaires violents retarderont toujours sa fondation.

J. NOVICOW.

L'idéal de demain? Je sais ce qu'il devrait être pour lutter contre l'indifférence, l'égoïsme, la vanité, l'orgueil, l'aveuglement, le scepticisme, le rationalisme, le protestantisme, l'agnosticisme. Cet idéal devrait être la foi, l'espérance et la charité, tantôt lumière pour montrer les détours du chemin, tantôt flamme pour consumer et purifier, et toujours de l'amour. La religion (que je ne crois pas finissante) sait cet idéal et peut l'enseigner. Elle en conserve les traditions; et si notre civilisation doit s'obscurcir de plus en plus, se matérialiser, se pourrir, le christianisme sera l'idéal d'en-haut, même si l'idéal de demain se trouve être l'idéal d'en-bas. Si l'idéal de demain est l'idéal de la pente, de la glissade, tant pis pour nous, car ce sera bien notre faute et celle de ceux qui nous ont précédés; si c'est l'idéal de la montée ou du droit chemin, c'est que notre déchéance est pire que nous le croyons et que nous sommes près de notre pire abjection. Nous ne pouvons descendre trop sans un effondrement; et des débris ressortira l'idéal de la foi, de l'espérance et de la charité. Tout idéal en dehors de celui-là est destructif et se détruit lui-même.

André RAFFALOVICH.

1<sup>o</sup> Oui, la fermentation présente des esprits et des cœurs est le signe indiscutable d'une nouvelle élaboration qui s'accomplit dans l'âme de la race. L'espace me manque pour développer ici toutes les preuves que l'étude analogique des faits apporte à l'appui de cette thèse; au point de vue positiviste, nos sociologues sont d'ailleurs allés fort avant dans cette voie.

2<sup>o</sup> Pronostiquer la formule de cet idéal est en soi une chose fort délicate. Selon Wronski, le but final de l'humanité, ce microcosme, est l'identification du Savoir et de l'Être, du sujet et de l'objet; c'est ce que les mystiques appellent la réintégration; et les védantins avaient déjà, quelque vingtaine de siècles en arrière, formulé en d'autres termes ce grand arcane. Tout idéal est un reflet de cette réintégration; et le prochain sera, semble-t-il, des plus fructueux, étant donnée la base de notions scientifiques qui sera son piédestal.

3<sup>o</sup> De la sorte, on peut espérer pour lui le rôle glorieux d'un rénovateur de la religion chrétienne; ce seront les nouveaux dieux prédits par les mystiques; mais combien de déchirement pour arriver à ce havre! Les clergés ont toujours persécuté les novateurs téméraires qui osent présenter à la foule les dogmes sacrés comme des synthèses symboliques de la science. Que ceux qui ont des oreilles pour entendre, entendent!



4<sup>e</sup> Et si cette forte notion fixe et invigore les tendances flottantes de la foule unitaire et triple, qui est le Dieu social, l'image de l'Eternel sur cette Terre-siècles, selon certains rêveurs, aurait déjà resplendi dans l'antériorité des siècles.

5<sup>e</sup> Enfin, je ne pense pas que le nouvel idéal puisse être aidé par nos hommes d'Etat. Il demande à ses martyrs un sang pur, un esprit serein et l'enthousiasme des cœurs qui ont su s'élever au dessus des illusions. Mais je suis certain que le génie de notre Race, cet être mystérieux que connaissaient bien les Druides, nos vénérables maîtres, saura inspirer, selon l'impulsion providentielle et les possibilités du Destin, la volonté d'un individu jusqu'à l'exaltation nécessaire pour prendre la tête d'un tel mouvement.

Ce sont là, monsieur et cher confrère, des rêveries qui pourront sembler bien puériles; il faudrait, pour en exprimer l'idée mère, une autre langue que la nôtre. Et c'est dans cet idiome, bien secret qui rattache les générations aux générations depuis les premiers âges du monde, que, fort de toutes les vertus qui y sont attachées, je vais synthétiser à la suite d'une signature inconnue l'ensemble des lois cosmiques que vos questions m'ont rappelé.

(A suivre).

SÉDIRE : :

## Pénalité et Criminalité

(Suite)

### VII

Examinons maintenant la doctrine des néo-criminologistes sur l'utilité sociale de la peine. Là, ce semble, nous allons envisager le côté positif et pratique de la question. C'est le dernier refuge du bourreau et du géolier. Les déloges sera facile.

L'utilitarisme pénal peut s'exercer de trois façons : 1<sup>o</sup> Par l'exemple; 2<sup>o</sup> par l'amélioration du coupable; 3<sup>o</sup> par la répression pure et simple. « La société punit une infraction aux lois pour amender celui qui l'a commise, pour le rendre meilleur si la chose est possible. Elle punit pour détourner les autres de suivre son exemple et les sauver de la tentation. Elle punit surtout pour empêcher le criminel de recommencer, pour protéger tous ceux qui l'entourent. » — G. Renard. — *L'homme est-il libre?*

La mort est le plus redouté de tous les maux. En démontrant l'inefficacité exemplaire de la peine de mort nous prouvons *a fortiori*, celle de toutes les peines. C'est Lombroso, bien que partisan de la peine de mort, qui le dit (*L'homme criminel*, 1<sup>re</sup> éd., p. 334) : « La peine de mort détourne du crime bien moins d'individus qu'elle n'y en pousse. » Est-ce que les meurtres sont plus nombreux, toutes choses égales, là où la peine de mort n'est plus appliquée? Elle a été supprimée en fait ou en droit, au Portugal, en Roumanie, depuis 1863 en Belgique, depuis 1876 en Italie, dans le nouveau Code hollandais; la Russie, depuis plus d'un siècle et l'Allemagne ne la maintiennent plus que pour la haute trahison et le régicide. Eh bien! est-ce que dans ces pays, les crimes de sang se sont accrus depuis? Nullement. Là, comme ailleurs, ils décroissent

notablement. En Italie, par exemple, les condamnés de Cour d'assises qui étaient de 30,95 par 100,000 h. en 1880 n'étaient plus que de 23,01 en 1886. Les condamnés par les chambres correctionnelles qui étaient de 227,3 par 100,000 h. en 1875 n'étaient plus que de 207,6 en 1884.

Il y a des métiers dangereux, malsains; est-ce que cela empêche les travailleurs honnêtes, qui n'ont pourtant pas l'analgésie et l'insouciance des criminels, de les exercer pour un infime salaire? Est-ce que les rixes des guerres et des expéditions coloniales empêchent les militaires professionnels d'entrer dans l'armée? L'intoxication saturnine, la nécrose, la phthisie, etc., en un mot, la mort lente, effroyable, est plus certaine pour une catégorie d'ouvriers employés dans les verreries, les carrières, les fabriques d'allumettes, les mines d'étain, de plomb et de cuivre etc., que l'échafaud pour l'assassin. Et cela ne fait même pas hausser les salaires! La peine de mort n'a pas une plus grande exemplarité. Au contraire, elle est parfois un attrait pour ce risque-tout qu'est l'instinctif. Elle propage la contagion sanguinaire dont nous avons cité quelques cas. Sur 147 individus condamnés à la potence, un aumônier anglais en a trouvé plus de 100 avouant avoir assisté à des exécutions publiques. D'ailleurs, en supposant que l'on rendit les peines vraiment exemplaires par l'application plus fréquente de la peine capitale ou par la réclusion perpétuelle, en un mot, par l'implacabilité de la répression; en supposant toujours que ces moyens atteignent leur but, on arriverait à un singulier résultat. Le criminel effrayé resterait dans l'ordre ou ne commettrait que des délits sans gravité ou des crimes non prévus par la loi. C'est ce qu'on se propose. Rien ne l'empêcherait plus de subsister, de se perpétuer et de se multiplier. Entre deux séjours en prison ou à l'hôpital, où s'accumuleraient ses facultés prolifiques, il continuerait à croître, suivant le conseil biblique, jusqu'au jour où la société saturée de criminalité latente s'éroulerait dans la boue et dans le sang. Nous ne saurions trop insister sur ce point important. Surtout pour ceux qui, comme M. Garofalo, ne cessent de prôner la peine de mort. La société affirme entre autres ce dernier, est fondée sur la pitié et la justice. Ceux qui ne possèdent pas ce sentiment sont inassimilables et doivent être supprimés. Ainsi, on guillotine au nom de la Justice et de la pitié? Le même auteur écrit dans sa *Criminologie*, p. 410 : « L'assassin est inassimilable. Il a donc mérité d'être éliminé d'une manière absolue; la peine de mort réalise cette élimination absolue. » Plus loin, il ajoute, sans s'apercevoir de l'incompatibilité évidente des deux propositions : « Quoique la potence n'effraye pas tous les malfaiteurs, elle en effraye un assez grand nombre, qui seraient insensibles à la menace d'une réclusion plus ou moins prolongée. » Il faudrait pourtant s'entendre. De deux choses l'une : ou la peine de mort élimine d'une manière absolue, et alors elle n'est pas exemplaire, elle n'empêche nullement les scélérats de commettre leurs forfaits; ou elle effraye, et alors elle n'élimine pas, au contraire. Quoi qu'il arrive, on n'atteint pas le but poursuivi. Si la peine n'effraye pas, elle n'est pas exemplaire, elle n'est pas utile. Si elle effraye, elle est exemplaire; mais elle annule la sélection, elle est nuisible au progrès moral; elle est, conséquemment, un obstacle au perfectionnement de l'espèce.

C'est en vain que, après Schopenhauer et Stuart Mill, on répond : « Cet homme a commis un acte grave, il n'était pas libre en le commettant; mais je le châtie pour son bien, afin que le souvenir de la peine s'associe dans son esprit à l'idée de l'acte et l'en détourne une autre fois. (Stuart Mill. — *La Philosophie de Hamilton*.) Les criminologistes actuels, entre autres M. E. Ferri et Dubuisson (1) qui partagent cette opinion, attribuent aux criminels une vo-

(1) « L'homme est capable de résister à ses penchants précisément parce qu'il peut être puni, parce qu'il existe une pénalité. Sans pénalité, c'est-à-dire, sans intimidation, le pervers serait sans recours contre la perversité et ne pourrait qu'obéir à celle-ci. C'est parce qu'il y a des châtiments qu'il y a une responsabilité. »



lonté, à tout le moins, un pouvoir d'inhibition, une prévoyance qu'ils n'ont pas. Ils n'hésiteront jamais à prendre un plaisir vif et immédiat, même s'il amène un mal éloigné. Ils ne conservent aucune souvenance des souffrances passées et l'image du plaisir est là, séduisante, obsédante... Il y a des raisons morales beaucoup plus puissantes que cette « association illusoire » : car le criminel au fond se persuade toujours qu'il échappera aux recherches de la police. Et s'il est pris, il se dit qu'à l'avenir il sera plus adroit ou plus heureux. Et pourtant ces raisons ne le détournent pas ; tandis qu'elles sont suffisantes pour les autres hommes, qui ne commettent aucun méfait même ceux dont l'impunité leur serait assurée, comme certains actes immoraux échappant au Code. Ce n'est que poussé par des penchants incoercibles qu'on se résout à braver l'opinion, à entrer en lutte avec toute une société. Or cette « association » serait efficace, pour les honnêtes gens, elle est superflue (2) ; où elle serait utile, pour les criminels, elle est inefficace.

## IX

De prime abord, l'amélioration du criminel est une théorie sympathique. Elle constitue un progrès considérable sur celle de l'exemple, car elle ne saurait admettre l'ignoble peine de mort. Mais les faits sont contre elle.  
« On le sait, nos prisons sont des lieux de perversion plutôt que de conversion. Ce sont des endroits de réunion et d'association pour les malfaiteurs, de

(Dubuisson — *Théorie de la responsabilité*). M. Guyau dans sa *Morale Anglaise contemporaine* a démontré que, en droit pénal, la doctrine insoutenable de la responsabilité du caractère, renouvelée de la fameuse distinction de Kant entre le déterminisme des phénomènes et la liberté des noumènes, était inapplicable. En effet, le magistrat ne pourra jamais savoir si le malfaiteur, au moment de l'acte, était dans un état où la crainte du châtimeut pouvait agir. Le pourrait-il, si nous étions-nous, qu'il serait désarmé, puisque, si la crainte n'a pas eu d'effet, c'est qu'elle n'en pouvait avoir, c'est que le coupable n'avait pas en lui une organisation neuro-cérébrale capable de tempérer son émotivité viscérale. D'ailleurs, le Code pénal devait être simplement une combinaison de motifs tenant en échec les motifs anti-sociaux, la peine devrait se proportionner, non à la gravité morale du délit, ce qui a lieu réellement ; mais à son attraction. Or, ce sont les infractions les moins importantes qui, à notre époque se répètent le plus. Elles sont donc les plus attrayantes. On voit les conséquences : une contravention aux prescriptions forestières mériterait l'échafaud ou le bague et un assassinat s'expiérait par une amende.

(1) — Il a quelque raison d'espérer. Voici, pour 1890, la proportion des infractions dont les auteurs ont échappé aux recherches : Vols qualifiés, 90 0/0. — Tentatives de déraillements, 86 0/0. — Vols (délits), 72 0/0. — Fabrication de fausse monnaie, 60 0/0, etc.

(2) — On pourrait même ajouter, sans exagération, qu'elle est actuellement nuisible. En effet, elle annihile l'initiative morale. Elle habitue les caractères faibles à ne faire pas plus ni moins que la loi n'exige ou n'interdit. Et l'opinion publique reste indifférente devant certains actes, les « crimes occultes » de Corré, qui, bien que non punissables, sont souvent plus immoraux et considérablement plus nuisibles que les délits et crimes vulgaires. L'absence de toute pénalité aurait donc cet effet très désirable, croyons-nous, de donner une vigueur nouvelle à la sanction de l'opinion publique bien plus efficace que la sanction pénale pour les honnêtes gens, de mentalité et de moralité moyennes. — l'homme supérieur, lui, se place toujours au-dessus de toutes les sanctions extérieures : le dictamen de sa conscience y supplée. Et même, avec une opinion publique, toujours en alerte devant les actes anti-sociaux, un crime non puni soulèverait tant d'horreur que cela suffirait sans doute à diriger les impulsions nocives des criminels en un autre sens. Aujourd'hui, nous confions au bourreau ce soin de nous défendre, et nous restons indifférents devant le crime.

« clubs anti-sociaux ». Chaque année, écrivait un président de la Cour de cassation, M. Bérenger, cent mille individus « vont s'y plonger plus avant dans le crime ». M. Guyau. — *Critique de l'idée de sanction* « Revue philosophique », mars 1883. La « Revue des Revues » d'avril 1894 analyse une étude de M. W. D. Morrison publiée dans la « *Fornightly Review*. » Nous lui empruntons les chiffres suivants. Ils sont significatifs. La proportion des récidivistes dans les prisons va en progressant constamment. Elle est :

En Autriche (1886 de 28 p. 100	En Angleterre (1888-92) de 42 p. 100
— Allemagne (1888) 29 —	— Belgique (?) 70 —
— Italie (1888) 36 —	

En Angleterre, de 1868 à 1877, le nombre des récidivistes était de 618.620 ; de 1883 à 1892 ce nombre augmentait encore de 162.706 total : 781.326. Les récidivistes ayant subi plus de dix condamnations étaient, de 1868 à 1877, 70.864. De 1883 à 1892 ce nombre s'accroissait de 81.864. Total : 152.728 (1). Si la prison entretient les mauvaises tendances de ses habitués elle est aussi une grande fabrique de fous. En Angleterre, dans les trois années 1890-92, la moyenne des fous dans la population totale était de 8 pour 10 000. Dans les prisons, elle atteignait pendant le même laps de temps 226 pour 10.000.

« Si notre régime disciplinaire, conclut M. Morrison, tend à rendre les esprits déséquilibrés plus déséquilibrés encore, si nos méthodes fortifient et développent au lieu de l'affaiblir, la cause initiale de la chute du coupable, comment pouvons-nous espérer rendre à la société un homme respectueux des lois, quand nous le remettons en liberté ? Un système pénitentiaire qui ne réussit pas à écarter les conditions productrices du criminel, mais qui, au contraire, les aggrave, doit nécessairement échouer comme procédé de moralisation et augmenter le nombre des criminels d'habitude. C'est ce qui se produit aujourd'hui chez nous. Le « cheval de retour » s'est développé au point de désespérer rapidement la police qui l'arrête, le magistrat qui le juge et les institutions charitables qui s'efforcent, mais en vain, de l'amender ». En France, les maisons centrales contenaient, au 31 décembre 1894, 10 054 hommes et 1439 femmes. Sur ce nombre, il y a eu 5347 malades, plus de la moitié, et 39 cas d'aliénation avec ou sans épilepsie ; plus, 27 cas d'épilepsie. Sur les 23.674 pensionnaires que renfermaient les maisons d'arrêts, il y a eu 10 953 malades, 614 aliénés et 336 épileptiques. Dans les prisons de Paris, sur une population moyenne de 34 000 détenus, il y a 83 suicides par an, soit, 2,4 sur 10.000, alors que sur le même nombre d'habitants libres il n'y en a que 2.

MM. Crichton Brown et Kropotkine attribuent à la rareté et à l'uniformité des impressions, à la monotonie dépressive de la vie de prison la stupidité et l'abaissement de l'énergie nerveuse des délinquants. « La peine, telle que nous l'infligeons, nous dit M. Delpench, conseiller à la Cour de Montpellier, est démoralisatrice et crée un nouveau danger social ; elle augmente les récidives et pervertit davantage les condamnés ; ces derniers sont pour la plupart, après avoir subi leur peine, pires qu'ils étaient auparavant. » La souffrance humaine, fort heureusement, a des limites que nulle torture ne saurait faire franchir. Dans sa vie de paria, même en liberté, et peut-être surtout en liberté, le délinquant a trop souvent parcouru dans tous les sens ce royaume de la douleur pour que la crainte de la détention soit un stimulant de sa volonté de bien faire. Celui qui a été en prison y retournera, et chaque fois, notez-le, pour un motif

(1) — La « Revue des Revues » fait judicieusement remarquer qu'il convient de surfaire tous ces chiffres de 20 0/0, le service anthropométrique ne fonctionnant pas encore en Angleterre et l'expérience ayant démontré que cette proportion est celle des condamnés qui, avant ce service, parvenaient à cacher sous un faux nom leurs antérieures condamnations.



plus grave, jusqu'à ce qu'il atteigne ces dernières étapes de sa passion : le baron l'échafaud. L'accroissement constant de la récidive, malgré toutes les tentatives faites pour la restreindre, est donc fatal.

A suivre.

G. DEHERME.

## LES LIVRES QUI FONT PENSER

**Le Bien et le Mal**, par E. de Roberty

(FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain).

Pour Monsieur de Roberty, la morale est appelée à se fondre dans la sociologie, qui sera un jour la vraie, l'unique morale. Dans cet état qu'il appelle l'immoralité future, la morale sera la science du psychisme social, ou encore l'altruisme. L'auteur nomme le psychisme collectif : socialité. C'est par là que la sociologie devient une science limitative fondamentale ou abstraite. Et cela seulement qu'on n'aura pas réduit la socialité à la vitalité, comme la chimie sera une science limitative tant que la chimie ne sera pas assimilée aux forces physiques. « La socialité agit sans cesse et d'une façon puissante sur l'évolution du psychisme cérébral ou individuel dont elle modifie les traits primitifs. »

Selon Monsieur de Roberty, les « théories inchoatives et grossièrement informes que nous décorons du nom de morale » ne sont que les produits d'un empirisme barbare, vestiges de notre antique ignorance. Jusqu'ici nous n'avons fait qu'exposer, en nous servant le plus possible de ses propres termes, les idées de l'éminent sociologue. Mais avant de continuer, nous tenons à lui faire remarquer que ces « théories inchoatives » sont, actuellement, le seul critérium de conduite que nous ayons. Certes, on peut aspirer à une morale plus pure, plus sociale ; mais nous n'en sommes pas là. Et d'ailleurs, les « théories inchoatives » dont parle Monsieur de Roberty sont encore bien au-dessus de l'âme et du cœur de la généralité des mortels. Moralisons ceux-ci d'abord ; après, lorsqu'il nous aurons éprouvé les nouveaux concepts, nous pourrions les « socialiser » est très exact, comme le constate l'auteur, que c'est dans l'histoire de la morale familiale qu'il faut chercher l'explication de tous les changements relatifs à la famille, au mariage, etc. ; dans l'histoire de la morale économique, l'évolution de la propriété, du travail, de la concurrence, etc. Acceptée pour la famille, un peu discutée pour la politique, sauf par les marxistes, cette vérité est très combattue pour l'économie politique. L'auteur nous en donne l'explication. Nous ne sommes pas dédions, avec joie, aux marxistes qui, encore, peuvent raisonner : « Venue au dernier lieu (indice plus sûr, peut-être, que tous les autres de complexité), la métaphysique économique, suivant en cela le goût dominant de l'époque, s'empresse de s'affubler des vains oripeaux d'une science déjà mûre. Mais son objectif est fausse de pur appareil, singerie grotesque appropriée aux besoins de la lutte à outrance qui se poursuit aujourd'hui sur le terrain des intérêts matériels. Son dessein caché — elle le déguise à peine, au reste — vise surtout à conserver les anciennes institutions économiques dont le niveau moral, outrageusement bas à tous les égards, révolte de plus en plus les consciences. Le socialisme, par malheur, se laissa partiellement prendre au piège qu'on lui avait tendu dès le milieu du siècle passé. Au lieu de combattre les causes, il s'attaque aux effets ; il se bloque lui-même dans un matérialisme étroit et sans issue. Il retarde ainsi

la réalisation de ses desiderata les plus modestes et les moins contestables. Il seme sa route d'équivoques toujours inutiles, d'obstacles souvent ridicules. De cette conquête du pain, du droit à vivre qui, en d'autres conditions, avec la sociologie première (morale économique) pour guide, serait peut-être devenue une marche irrésistible, un triomphe analogue à celui qui fut remporté, en quelques occasions, par la morale politique, le socialisme, hypnotisé par la réclame et l'étalage scientifique des économistes a fait une lutte sans grandeur, une guerre de partisans, d'embûches, de petits moyens. En effet, le socialisme a longtemps méconnu, et il n'admet encore que très imparfaitement, cette vérité pourtant simple et claire, à savoir qu'il ne peut lui-même être qu'une morale nouvelle de l'industrie cherchant à remplacer l'ancienne morale du travail et ayant pour alliées naturelles la nouvelle morale familiale et la nouvelle morale politique. » Nous faisons des vœux pour que les socialistes entendent ces nobles paroles, — sans l'espérer, hélas !

« La science, pense Monsieur de Roberty conduit tout aussi bien à l'unité logique — catégorie de l'être, qu'au monisme scientifique — catégorie du devenir. Car le « devenir » n'est que l'aspect *transformation*, et l'« être », que l'aspect *persistance*, de la force universelle. Dans toute science, ce sont les faits qui représentent le *devenir*, et ce sont les abstractions qui représentent l'*être*. » L'idée, c'est le fait en puissance, et le fait, c'est l'idée réalisée. L'idée serait donc, ainsi que nous tentons de le démontrer ici-même, semence du fait, génitrice éternelle de toute beauté, de toute bonté. Plus l'idée est élevée, plus ce que notre infirmité relativiste pourra en réaliser sera grand.

Sur les rapports de la religion et de la morale, et sur leur influence réciproque. Monsieur de Roberty a une opinion très originale et qui mérite d'être approfondie. Quant à nous, nous ne pouvons nous prononcer sur son exactitude. Nous nous bornerons donc à en donner un aperçu à nos lecteurs. À l'inverse des croyances courantes, l'auteur pense que les religions « depuis l'animisme du Papou jusqu'à l'agnosticisme de M. Spencer, loin d'avoir donné naissance à la morale, en sont au contraire les effets. La religion comble uniquement un vide conceptuel. Elle représente le savoir même de son temps. Elle est la métaphysique naïve des masses. Le rôle merveilleux qu'elle a joué est due simplement à ce fait qu'elle « détenait une sociologie empirique connue sous le nom de morale. » Mais « l'influence passe de plus en plus à la philosophie intégrale des sciences appelée à définitivement détrôner les synthèses, tantôt naïves et tantôt obscures, où se complaisait l'humanité adolescente. » Car de même que le savoir physique de nos ancêtres ne saurait nous satisfaire, de même nous ne saurions accepter leur savoir social ou moral. Mais, avec raison, M. de Roberty rend justice à la religion parce qu'elle fut appropriée aux besoins de l'époque et, surtout, parce qu'elle fut puissamment propulsive. Avec Nietzsche, il la considère comme une hygiène morale et mentale et comme une thérapeutique de l'âme. Ce rôle est dorénavant dévolu à l'irréligion. Mais on devra, cependant, revoir les anciennes méthodes curatives : Ainsi le travail, l'altruisme, l'association, pour ne parler que de ces trois grands dérivatifs de la souffrance humaine, considérés autrefois comme des excitants et des adjuvants occasionnels, pourront se dévoiler un jour comme des modes essentiels, des formes fondamentales de la socialité. »

À propos de l'hédonisme, l'eudémonisme et l'utilitarisme, qui ne le satisfont point, l'auteur nous dit : « Résoudre, sans plus, le phénomène moral en une somme de sensations excitantes ou déprimantes (plaisirs et peines), c'est sauter, dans l'échelle des complications naturelles, par-dessus le degré qu'on prétend étudier d'une façon spéciale : l'idéation qui est sociale de sa nature ; c'est fermer les yeux sur la modification profonde subie par l'existence générale de son passage de la vitalité pure à la socialité ; c'est commettre l'erreur de ceux qui n'aperçoivent dans la société qu'un agglomérat d'unités phy-



siologiques ; c'est s'accommoder indéfiniment des illusions et des préjugés de morale traditionnelle, et se satisfaire d'un savoir grossier, superficiel, empirique. On connaît les idées de l'auteur sur l'agnosticisme qui, au fond, ombre pas à la théologie en condamnant la recherche, l'inquiétude de savoir. « C'est désespérance du vrai ; toujours elle s'apparie étroitement à la désespérance bien. » Mais ces théories qui s'appuient sur notre actuelle ignorance ne durent pas. « Un jour viendra où toutes ces notions vagues qui nous déroutent si — la cause première, la fin ultime, l'essence, la chose-en-soi, l'inconnu, Dieu, l'infini — seront reconnues, par la science particulière, la psychologie exacte et positive, pour des signes, des symboles résumant des expériences psychiques mal faites, ou pour autant d'illusions inévitables dans certaines conditions mentales déterminées. »

M. de Roberty définit le bien et le mal, soit dans l'ordre organique ou physiologique, soit dans l'ordre hyperorganique ou social : « des degrés de conscience ou, si l'on aime mieux, de connaissance ». Le bien résume les échelons supérieurs, le mal, les échelons inférieurs du savoir biologique et du savoir social de cette conception, comme on le voit, la pure sensibilité est exclue. C'est ce qui distingue des autres doctrines morales. Ici, peut-être, reprocherons-nous à l'auteur de négliger le savoir psychologique qui, pour nous, est indépendant, mieux n'est pas subordonné au savoir social. Parce qu'il y a simultanéité de certains phénomènes psychologiques et sociaux, cela ne veut pas dire qu'il y a entre eux une relation de cause à effet.

Comme toutes les œuvres de M. de Roberty, le livre dont nous venons de parler vaut d'être lu et relu. Ceux qu'intéressent les problèmes sociaux et moraux, plutôt simplement sociaux, puisque d'après l'auteur « la morale forme le résidu du phénomène sociologique », n'y manqueront pas, s'il ne l'a déjà fait. Ce que nous leur souhaitons.

**Revision du Traité de Francfort**, par Gaston MOCH. (Armand Colin, éditeur, 5, rue de Mézières.) — Il est évident que la situation faite à l'Alsace-Lorraine par le traité de Francfort est une des causes qui conduisent peu à peu notre vieille Europe à la banqueroute et à l'assouvissement sanglant de toutes les haines nationales et sociales. M. Gaston Moch, un vaillant et talentueux apôtre de la Paix par la justice, croit que les peuples ne se doivent point parquer comme du bétail et qu'avant de leur imposer un régime il conviendrait de les consulter. C'est donc, suivant lui, aux Alsaciens-Lorrains eux-mêmes à décider s'ils veulent être indépendants, rester allemands ou redevenir français. A nos sens, l'indépendance de l'Alsace-Lorraine serait la seule solution définitive. Elle fut, d'ailleurs, proposée ici-même par notre éminent ami et collaborateur Edmond Thiaudière. Et elle aurait une trop heureuse et vivifiante influence sur l'évolution morale, politique et sociale de l'humanité, pour que nous consentions à nous soumettre, comme nous le propose M. G. Moch, aux chances d'une inconsciente loterie plébiscitaire. C'est la seule objection que nous puissions faire aux idées émises par l'auteur.

G. DEHERME.

Nous avons reçu :

*La Synergie Sociale*, par Henri MAZEL, 1 vol., 4 fr. (Armand Colin, éditeur, 5, rue de Mézières). — Il en sera fait un compte-rendu.

*L'Universalisme ou le Fusionnisme d'après L. J. B. de Turreil*, 1 broc. 0 fr. 40 (Ernest Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte).

*Doctrine Fusionnienne. — Eternité de l'Homme*, par L. de TOURREIL, 1 broc. (chez V. Choque, 70, rue Turbigo).

*Glaube und Wissen, (Foi et Science)*, par le professeur Ludwig GÜMPLOWICZ.